



Residue

UN FILM DE MERAWI GERIMA

« RESIDUE » UN FILM DE MERAWI GERIMA AVEC OBI NWACHUKWU, DENNIS LINDSEY, TALINE STEWART, DERRON SCOTT, JACARI DYE, JULIAN SELMAN, DERRON SCOTT, MELODY TALLY, RAMON THOMPSON, JAMAL GRAHAM SCÉNARIO MERAWI GERIMA IMAGE MARK JEEVARATNAM SON MERAWI GERIMA MONTAGE MERAWI GERIMA MUSIQUE BLACK ALLEY, TOTAL CONTROL BAND, CRITICAL CONDITION BAND, ISAIAH HALL PRODUCTEUR MERAWI GERIMA PRODUCTION RESIDUE DC VENTES INTERNATIONALES SUDU CONNEXION DISTRIBUTION CAPRICCI FILMS PROGRAMMATION LES BOOKMAKERS



DISTRIBUTION

CAPRICCI FILMS

41 rue Beauregard
75002 Paris
Tél : 05 35 54 51 92
contact@capricci.fr
www.capricci.fr

PROGRAMMATION

LES BOOKMAKERS

16 rue Notre-Dame-de-Lorette
75009 Paris
Tél : 01 84 25 95 63
contact@les-bookmakers.com
www.les-bookmakers.com

RELATIONS PRESSE

KARINE DURANCE

Tél : 06 10 75 73 74
durancekarine@yahoo.fr

RELATIONS PRESSE DIGITALE

MENSCH AGENCY – ZVI-DAVID FAJOL

Tél : 06 12 18 89 27
zvi-david.fajol@mensch-agency.com

MATÉRIEL PRESSE ET PHOTOS TÉLÉCHARGEABLES SUR

www.capricci.fr
www.les-bookmakers.com

Residue

UN FILM DE MERAWI GERIMA
2020 - USA - 90' - 2.35 - STÉRÉO - COULEUR

EN SALLE LE 5 JANVIER 2022



SYNOPSIS

Jay, la trentaine, retourne dans son vieux quartier de Washington D.C. et y découvre à quel point celui-ci s'est gentrifié. Les résidents afro-américains se trouvent poussés hors de chez eux par des propriétaires plus riches et majoritairement blancs. Traité comme un étranger par ses anciens amis, Jay est perdu et ne sait plus tout à fait à quel monde il appartient.





NOTE D'INTENTION

Au collège, mes parents nous ont fait déménager dans un autre quartier de Washington. Chaque fois que je retourne dans mon ancien quartier, un ami d'enfance a déménagé, a disparu, a été emprisonné ou tué.

Un quartier animé, anéanti par des décennies de drogues, de désinvestissement et d'omniprésence policière. Aujourd'hui, à part quelques familles survivantes, vous ne trouverez pratiquement aucune trace de notre existence.

Le quartier a été rasé. La nouvelle et clinquante communauté qui la remplace donne l'impression qu'elle a toujours été là, comme si elle n'était pas construite sur des os. *Residue* est ma tentative, pour reprendre les mots de Dominique Christina (poétesse et militante afro-américaine, ndt), de redonner chair à ces os.



ENTRETIEN AVEC MERAWI GERIMA

COMMENT ÊTES-VOUS DEVENU CINÉASTE ?

Je viens d'une famille de cinéastes et d'écrivains. Mon père, le réalisateur Haile Gerima, est le fils d'une dramaturge, Gerima Tafere, et sa grand-mère était aussi une incroyable auteure. Ma mère est également une cinéaste qui, avec mon père, est issue de ce qu'ils appellent aujourd'hui la "L.A. Rebellion", une génération de réalisateurs afro-américains à l'origine d'un cinéma noir de qualité à un moment où le racisme était très prégnant dans l'industrie et la société en général.

Ainsi, mon éducation a été totalement immergée dans la dure réalité du cinéma indépendant noir. Mes cinq frères et sœurs et moi-même avons grandi en regardant nos parents lutter pour créer et valoriser des histoires noires dans une société qui est conçue pour empêcher précisément que cela se produise.

Je me souviens lorsque mes parents ont tourné *Sankofa* (1993) en Jamaïque, l'histoire d'une révolution dans une société esclavagiste. Aucun distributeur américain n'était intéressé par un tel film, malgré sa première à la Berlinale et ses sélections dans les festivals du monde entier. Mes parents n'avaient alors pas d'autre choix que de le faire circuler à travers le pays et de le distribuer eux-mêmes.

En grandissant et en cherchant des moyens de m'exprimer, le cinéma a été la seule forme d'art qui m'a vraiment permis de dire les choses que j'avais besoin de dire. Mais j'avais déjà essayé la poésie, la musique, la peinture, la photographie, le graphisme et à peu près tout le reste (rires).

*« La gentrification change
les entreprises des immigrés noirs.
Soit vous vous adaptez aux goûts
des blancs, soit vous faites faillite »*

**SUR RESIDUE VOUS ÊTES CRÉDITÉ À LA FOIS EN TANT QUE
RÉALISATEUR, PRODUCTEUR, SCÉNARISTE ET MONTEUR.
ÉTAIT-CE UN CHOIX DE VOTRE PART ?**

J'ai toujours résisté au système de spécialisation dans le monde du cinéma. Les gens attendent de vous que vous vous restreigniez à un seul rôle : réalisateur, cadreur, monteur, producteur... Mais en grandissant, en voyant mes parents s'échiner à terminer des films malgré les difficultés, j'ai essayé d'accumuler des compétences dans tous les secteurs du processus de réalisation afin de pouvoir terminer un film quoi qu'il arrive. Ainsi, lorsque nous n'avons pas pu trouver de preneur de son pour *Residue*, j'ai eu les compétences nécessaires pour être ingénieur du son et perchman pendant que je réalisais. Connaître le travail de mes camarades a fait de moi un meilleur collaborateur.

**QUELLES DIFFICULTÉS AVEZ-VOUS RENCONTRÉES LORS
DU TOURNAGE DE RESIDUE ? COMBIEN DE JOURS VOUS
A-T-IL FALLU POUR TOURNER ?**

Nous avons tourné pendant 14 jours au cours de l'été 2017, et 10 autres jours au cours de l'été 2018. Nous avons assez d'argent pour nourrir et loger les gens et avoir le matériel nécessaire. Notre plus grand obstacle était le temps. Dans les premiers jours du tournage de 2017, nous avons été incroyablement lents, en tournant une ou deux scènes en une journée de 12 heures. À la fin de ces 14 jours, nous tournions 4 ou 5 scènes par jour, à raison de 2 prises par scène. En

2018, nous avons réduit nos journées à 10 heures par jour pour éviter la brutalité du tournage de l'année précédente.

Tout ce qui pouvait mal tourner a mal tourné. C'est normal dans la réalisation d'un film, mais certaines pertes ont été particulièrement douloureuses. Par exemple, il y a une scène de dispute entre Delonte et sa grand-mère. En fait, Dennis Lindsey (Delonte), n'était pas sur le plateau ce jour-là en raison de problèmes de calendrier. Quelques jours plus tard, j'ai enregistré un enregistrement audio de lui et de Mama Hasinatu (Mme Cooke) se disputant afin de l'utiliser dans cette scène. Mais j'ai perdu cet enregistrement audio au montage et Mama Hasinatu, qui luttait contre le cancer, est décédée peu après la fin du premier tournage. Donc si vous écoutez bien cette scène, vous verrez que vous ne pouvez entendre que la voix de Delonte dans la dispute parce que nous avons dû la réenregistrer avec lui seul. Mais ce malheur est bien peu de chose en comparaison du cadeau que nous a fait Mama Hasinatu en jouant dans ce film, et je me sens chanceux d'avoir pu capturer son incroyable essence pendant le temps que nous avons passé avec elle.

COMMENT AVEZ-VOUS CHOISI LES ACTEURS, ENGAGÉ L'ÉQUIPE ?

Il y avait environ 40 rôles que nous devions distribuer selon le scénario original. Nous avons commencé avec des gens que je connaissais. Par exemple, j'ai appelé mon colocataire à l'université, Dennis Lindsey, alors que je roulais vers D.C. depuis L.A. pour lui proposer de jouer dans le film. Il a accepté immédiatement et nous lui avons finalement donné le rôle de Delonte. Nous avons lancé un appel pour le casting de figurants, mais n'avons pas trouvé le genre de personnes à l'accent prononcé et caractéristique de D.C. que je recherchais. Le casting est principalement composé d'acteurs non-professionnels. Nous



avons commencé à alpaguer des gens dans la rue, ou à solliciter ceux qui entraient dans la librairie de ma famille (Sankofa Video & Books), qui nous servait de siège. C'est également dans cette librairie que j'ai rencontré mon directeur de la photographie, Mark Jeevaratnam. Les camarades de mon école de cinéma, Callie Nichole Lyons, Philana Payton, Darol Kae et Rachel Summers, sont venus de Los Angeles pour m'aider à démarrer le projet pendant le premier été, et Alex Bledsoe et Lishan AZ ont pris l'avion le deuxième été pour aider à terminer la production. Pour l'autre équipe, il y avait des collègues étudiants en cinéma de l'Université Howard et de l'Université de Towson qui ont contribué de manière décisive à ce projet. Nous avons reçu l'aide de personnes de la communauté de Sankofa et d'autres personnes de la ville qui ne travaillent pas dans le cinéma.

QUELLE A ÉTÉ VOTRE INSPIRATION POUR RESIDUE ?

Pour moi, le catalyseur a été de constater l'hostilité pure et simple des colonisateurs blancs qui affluaient dans la ville. En 2016, je suis retourné chez moi après un an d'école de cinéma et, tout simplement, je ne pouvais plus accepter l'impudence de ces blancs qui, non seulement nous chassaient de la ville, mais nous prenaient de haut, pensant sans doute que tout leur était permis.

Et ce n'est pas un comportement surprenant quand on voit comment le conseil municipal les attendaient comme le messie. Pendant ce temps, bien sûr, les Noirs luttent toujours pour être remarqués par le maire que nous avons élu. C'est la même chose dans chaque ville, c'est très accablant. J'avais besoin d'un exutoire pour ma colère avant de m'attirer des ennuis, et le scénario était la meilleure option que j'avais. Il se trouve que le film allait devenir le meilleur antidote à mon sentiment d'impuissance.

« Residue dès le départ se voulait, au minimum, un témoignage de l'existence de ma communauté »

EN TANT QU'AMÉRICAIN D'ORIGINE ÉTHIOPIENNE ET HABITANT DE WASHINGTON, COMMENT AVEZ-VOUS VU ÉVOLUER LES ACTIVITÉS DES FAMILLES D'IMMIGRANTS À WASHINGTON ?

La gentrification change les entreprises des immigrés noirs. Soit vous vous adaptez aux goûts des Blancs, soit vous faites faillite. Prenons l'exemple des restaurants éthiopiens. La plupart servent des tibs de moins en moins relevés parce que les blancs n'aiment pas les plats



épicés. Ne parlons pas de ceux de Georgetown, où ils servent tout au couteau et à la fourchette alors que ce plat se mange traditionnellement avec les doigts. Il ne s'agit pas de reprocher aux entreprises de s'adapter pour leur propre survie, mais de dire que le pouvoir d'achat des Blancs dépasse si largement celui des Noirs, que les entreprises tenues par des Noirs ne peuvent pas se permettre de servir uniquement la clientèle noire. Ma famille possède une librairie dans le nord-ouest du pays, Sankofa Video & Books. Nous vendons des livres par et sur les Africains et la diaspora. Nous avons la plus grande collection de livres pour enfants noirs de la région. La communauté nous aime et se bat pour nous à chaque instant. Mais malgré tout cela, c'est toujours une lutte absolue pour survivre à Washington, car nous insistons pour répondre à tout prix aux besoins des Noirs.

QUE SIGNIFIE POUR VOUS LE TITRE RESIDUE ?

Le grand artiste de D.C., Imar Hutchins, dit que le mot "Legacy" est trop fort pour décrire ce que les Noirs laissent derrière eux. Pour lui, "résidu" est un terme beaucoup plus approprié pour décrire ce que laissent les Noirs ordinaires qui persistent contre vents et marées. Nous ne laissons pas de Rolex ou de manoirs, mais des bibelots, des casseroles, des meubles... Or ces modestes choses, prises ensemble, constituent un témoignage puissant et durable de notre existence. C'est la description parfaite du titre *Residue*, qui dès le départ se voulait, au minimum, un témoignage de l'existence de ma communauté pour survivre aux ravages du déplacement des suprémacistes blancs.

DIRIEZ-VOUS QUE LE FILM EST SEMI-AUTOBIOGRAPHIQUE ?

Oui, il l'est, même si ce n'était pas forcément mon intention de départ. Quand je l'ai écrit, mon premier instinct a été de dire : "Je vais commencer



par quelques bribes empruntées à ma vie et puis, à un certain moment, je laisserai le scénario avoir sa propre existence." Mais j'ai trouvé cela incroyablement difficile parce que chaque fois que je mettais le stylo sur le papier, je ne faisais qu'écrire des souvenirs et des histoires qu'on m'avait racontées sur la mythologie du quartier où j'ai grandi. J'écrivais avec mes propres mots, jusqu'à l'accent des personnages et le jargon. Au bout d'un moment, cela n'avait plus de sens de le cacher.

C'était un processus pour le moins intéressant et incroyablement méta parce que c'est un film sur un cinéaste qui fait un film sur son quartier. C'était nous qui faisons un film sur nous. C'était juste fou et un peu bizarre d'y penser.

DANS LE FILM, NOUS NE VOYONS PAS COMPLÈTEMENT LES VISAGES DES BLANCS. SOIT ILS SONT HORS CHAMP, SOIT LE PLAN NE MONTRE QUE L'ARRIÈRE DE LEUR TÊTE. ÉTAIT-CE UNE VOLONTÉ DE METTRE LE NOIR AU CENTRE DU FILM ?

Eh bien, au début, c'était une décision créative que nous avons dû prendre en raison des aléas de nos conditions économiques. Nous n'avions pas d'argent. Nous ne pouvions faire un film de cette ampleur sans quelques sacrifices. Et le fait est que nous n'avons pas trouvé d'acteurs blancs. Nous étions à Washington et bien qu'il y ait des blancs à droite à gauche, nous n'en avons pas trouvé un pour jouer dans le film. Nous avons lancé des appels de casting en ligne et 200 à 300 personnes ont répondu. Mais dès que nous leur disions où nous filmions et de quoi il s'agissait, personne ne se présentait. Donc très peu de Blancs sont venus sur le plateau.

Dès le premier jour de tournage, nous savions qu'il nous faudrait être économes avec les blancs auxquels nous avons accès. Le premier

voisin qui confronte Jay à propos de sa musique, nous n'avons pas filmé son visage parce que nous devions l'utiliser dans une scène suivante. Mais après cette solution initiale, nous avons pensé que c'était une façon tout à fait appropriée de mener l'ensemble de la mise en scène, afin de garder le film centré sur les Noirs.

L'autre raison est que Jay se préoccupe moins des nouveaux Blancs de son quartier que des Noirs qui y ont disparus et qui y sont restés. Le film reste ainsi très proche des préoccupations de Jay.

MAINTENANT QUE LE FILM EST SUR LE POINT DE SORTIR, COMMENT LES THÈMES DE LA RACE, DE LA CLASSE ET DE L'EMBOURGEOISEMENT ONT-ILS ÉVOLUÉ, AVEC VOUS ET PAR RAPPORT À L'ACTUALITÉ ?

La gentrification et ses causes profondes se sont intensifiées à de nombreux égards, et vous pouvez en voir les résultats. Nous serions fous de penser que la réaction explosive aux meurtres de George Floyd et de Breonna Taylor n'était qu'une question de race. Les gens ont été mis sous pression de façon démesurée pendant trop longtemps, et ces meurtres ont simplement fourni l'étincelle d'une situation où l'essence est omniprésente. Soudain, toutes les races et ethnies semblent avoir émergé en rébellion, unifiées dans leur colère contre la suprématie blanche et le gouvernement formé à son image. Le temps dira si *Residue* est arrivé trop tard ou juste à temps.

QUELLES ONT ÉTÉ LES RÉACTIONS DES HABITANTS DE DC SUR LE FILM ?

Nous avons organisé une petite projection l'année dernière, et ma communauté est venue voir le film. Nous avons eu une discussion assez intense par la suite, il semble que beaucoup de gens ont eu un rapport très personnel avec le film. Je ne sais pas si *Residue* aura un écho au-delà de Washington, mais il est devenu évident que beaucoup de Noirs de D.C., qui ne sont presque jamais représentés au cinéma, sont excités par le fait qu'un film ait été réalisé à D.C., sur D.C., par un natif de D.C., et qui parle directement aux Noirs de D.C.

QUE VOULEZ-VOUS QUE LE PUBLIC RETIENNE DE RESIDUE ?

Je voudrais que mon public sache que c'est normal d'être en colère.





RÉSONANCE FRANÇAISE

PAR CLAIRE DIAO

Y a-t-il une résonance française à *Residue*, ce premier long-métrage américain réalisé par un natif de Washington D.C., avec des habitants de Washington D.C. et parlant directement aux Noirs de Washington D.C.? La réponse est peut-être à chercher à la périphérie des mégapoles françaises et en particulier, à la périphérie de sa capitale, Paris, bordée par ces territoires si méprisés et mal représentés sur nos écrans communément appelés "banlieues". Ces banlieues, à "une lieue du ban" comme le signifiait l'adage moyenâgeux, ont souvent été filmées par des personnes qui lui étaient extérieures, via des images volées, des habitants caricaturés et un sentiment de peur généralisé par les médias.

Ses voix intérieures, celles des habitants qui y travaillent, éduquent leurs enfants, paient leurs impôts et font des trajets interminables entre leur domicile et leur lieu de travail, ont été complètement annihilées à la faveur d'une figure emblématique surreprésentée dans les médias : celle du "jeune de banlieue", coiffé d'une casquette, d'un jogging, d'une banane en bandoulière, et roulant en scooter sans casque.

Bien que ces "jeunes" existent, ils ne représentent qu'une minorité des habitants de ces quartiers. Mais le cinéma, vecteur visuel d'un imaginaire redoutable, doublé d'une caisse de résonance financière imparable, a fait d'eux une majorité. Il a donc fallu attendre que des habitants de ces quartiers s'emparent de caméras pour montrer au public une autre réalité et raconter une histoire différente à leurs compatriotes français.

Du *Thé au Harem d'Archimède* de Mehdi Charef à *L'Esquive* d'Abdellatif Kechiche en passant par *Wesh wesh qu'est ce qui s'passe* de Rabah Ameur-Zaïmeche, des cinéastes se sont emparés du septième art pour décrire les réalités qu'ils connaissaient sans fantasmes ni faux-semblant, mais avec un budget limité.

Plus récemment, des réalisateurs noirs tels Alice Diop (*La mort de Danton, Vers la tendresse*), Djinn Carrénard (*Donoma, Faire l'amour*), Ladj Ly (*365 jours à Clichy-Montfermeil, Les Misérables*), Jean-Pascal Zadi (*Cramé, African Gangster, Sans pudeur ni morale, Tout simplement noir*) ont révélé des acteurs français noirs tout en contant des histoires centrées sur des réalités et des quartiers qu'ils connaissent, pratiquent et maîtrisent. Mais la plupart ont manqué de moyens, n'ont pas été formés dans des écoles de cinéma, n'ont pas de familles issues du cinéma, et se sont donc souvent confrontés à la question de la légitimité. Sont-ils vraiment des cinéastes? Ou de simples vidéastes? Manquent-ils de moyens parce qu'ils n'ont pas les codes? Parce qu'ils manquent de réseaux? Ou parce que ce qu'ils décrivent n'intéressera pas le grand public? Doivent-ils être contestataires et "en colère" comme le revendique Merawi Gerima, ou "dociles" et rieurs comme le requiert le box-office?

La gentrification, au cœur du film *Residue* et des banlieues parisiennes aujourd'hui hors de prix en matière d'immobilier, n'est donc pas encore au cœur des problématiques décrites par nos cinéastes français qui s'évertuent plutôt, en ce début du XXIe siècle, à rétablir leurs vérités sociales, familiales et historiques. L'analyse géographique et, *in fine*, sociétale décrite par Merawi Gerima dans *Residue*, sera l'étape suivante. Prendre de la distance, filmer les espaces et s'éloigner de ce que l'on connaît, car ces territoires méritent encore et toujours d'être filmés pour être davantage acceptés dans l'imaginaire collectif français.

CLAIRE DIAO
JOURNALISTE ET DISTRIBUTRICE DE FILMS
D'AFRIQUE ET DE SA DIASPORA

BIOGRAPHIE DE MERAWI GERIMA

Merawi Gerima est un cinéaste originaire de Washington DC. *Residue*, son premier long métrage, est le fruit d'un travail collectif, résultant de l'implication totale des personnes issues du quartier dont il fait le portrait. Gerima est diplômé de l'Ecole des Arts Cinématographiques abritée par l'Université de Californie du Sud. Il est le fils du célèbre cinéaste éthiopien Haile Gerima, figure légendaire du mouvement cinématographique L.A. Rebellion qui fait référence à la génération de jeunes cinéastes africains et afro-américains qui ont étudié à la UCLA Film School de la fin des années 1960 à la fin des années 1980 et ont créé un cinéma noir offrant une alternative au cinéma hollywoodien classique.

FICHE ARTISTIQUE

Jay OBI NWACHUKWU
Delonte DENNIS LINDSEY
Blue TALINE STEWART
Mike DERRON SCOTT
Jay JACARI DYE
Demetrius JULIAN SELMAN
Mike DERRON SCOTT
Lavonne MELODY TALLY
Reggie RAMON THOMPSON
Dion JAMAL GRAHAM

FICHE TECHNIQUE

Réalisation MERAWI GERIMA
Scénario MERAWI GERIMA
Photographie MARK JEEVARATNAM
Prise de son MERAWI GERIMA
Montage image MERAWI GERIMA
Musique BLACK ALLEY,
TOTAL CONTROL BAND,
CRITICAL CONDITION BAND,
ISAIAH HALL
Producteur MERAWI GERIMA
Production RESIDUE DC
Attaché(e) de presse KARINE DURANCE
Distribution CAPRICCI
Programmation LES BOOKMAKERS